

parfois plus librement qu'en telle circonstance tragique où le sentiment national se referme sur lui-même comme par une sorte de pudeur violée. Aux heures de joie publique toute la civilisation locale semble entrer en liesse; on associe les ancêtres et les descendants à la festivité présente; les vieilles coutumes sont mises à contribution et servent de cadre aux jeunes tendances. Ainsi la nation se présente en un vaste panorama que composent les qualités et les défauts de la race, les montées et les descentes de sa route, l'influence de son sol et de son climat, l'action et la réaction de ses hauts faits et de ses crieurs.

Les Olympiades n'ont point pour mission d'exalter la seule puissance musculaire; elles sont intellectuelles et artistiques; elles doivent le devenir de plus en plus. Que ceux donc, auxquels échoit l'honneur d'y prendre part ou seulement la chance d'y assister, ne satisfassent pas leur conscience en se munissant de simples renseignements matériels sur le pays qui va les accueillir. Ils ont l'obligation morale de saisir l'occasion qui s'offre à eux pour acquérir la connaissance de ce pays dont ils seront un moment les hôtes. Nous espérons que tous comprennent ce devoir. En tous cas la Revue Olympique, fidèle à la tâche qu'elle s'est assignée, tient dans la mesure de ses faibles forces à les y aider. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront dans ce numéro une série d'articles consacrés à la Suède et à la civilisation suédoise.



Une grande dame du Nord.⁽¹⁾

« J'ai reçu naguère une assez longue hospitalité chez une dame noble qui possédait de nombreux châteaux et d'immenses domaines. Elle devait être âgée; mais l'âge n'avait point fléchi sa haute taille et, à défaut du corset qu'elle méprisait, sa volonté la tenait droite. Elle respirait la santé qui vient de la mer et des forêts; et, sous ses cheveux gris, ses yeux restaient très bleus et ses joues roses. Elle était correcte, même un peu

(1) Les lignes qui suivent sont des extraits d'une charmante allégorie de la Suède composant le premier chapitre du livre de M. André Bellessort, publié à Paris en 1912.

compassée, grave, cérémonieuse et elle me faisait matin et soir et souventefois dans la journée des révérences qui me transportaient à la cour. Elle s'habillait richement; mais ce qui lui seyait le mieux, c'était le tablier rayé des paysannes qu'elle mettait sur sa robe de soie.

La partie du château que nous habitons n'avait rien que de fort simple : des planchers nus, quand ils n'étaient pas traversés d'une bande de tapisserie aussi étroite qu'un chemin de table; un mobilier dont le luxe consistait en broderies domestiques; des sièges peu confortables; des lits durs. D'ailleurs, une propreté de miroir. Mais l'autre partie était encombrée de richesses; des armoires et des bahuts sculptés comme des cathédrales, des lits à baldaquin pompeux comme des catafalques, des secrétaires de marqueterie, des tables de mosaïque, d'opulentes vitrines où étincelaient des merveilles de cristal, de faïence, d'argent et d'or.... Il y avait aussi des drapeaux troués, des panoplies rouillées de sang, des épées ébréchées, des poignards qui avaient tué et des galeries de portraits, les portraits de ses ancêtres.

Nos entretiens n'allaient point sans quelque solennité. Nous ne discussions presque jamais. Elle émettait d'une voix mesurée des idées justes et ne s'animait un peu qu'à la rencontre des questions théologiques. Je mettais tous mes soins à détourner la conversation sur la beauté du paysage.

Derrière le château, une allée de tilleuls plusieurs fois centenaires se déroulait avec la majesté d'une oraison funèbre et les jardins exhalaient la gloire surannée des jardins de Versailles. Mais de nos fenêtres, à droite, nous apercevions d'après rivages, une mer hérissée d'ilots, une mer froide, verte où par les beaux jours ondulaient des silhouettes de pins souvent brumeux et que des voiles traversaient comme des apparitions de choses molles. Devant nous et à gauche, un grand lac reposait dans un perpétuel bruissement de roseaux et des forêts s'étendaient coupées ça et là de landes et de maigres cultures. Les premiers sous-bois semblaient avoir reçu des grêles d'aérolithes, tant les blocs de pierre étaient nombreux entre leurs troncs clairsemés. Et, par delà ces forêts et ce lac, on en devinait d'autres et d'autres encore, toujours des pins, des sapins, des bouleaux, des futaies, des taillis et de vastes eaux 'dormantes : ainsi pendant des centaines de lieues. Il se dégagait de ce paysage une impression de monotonie puissante. On devenait taciturne à le contempler et l'on rentrait en soi-même. Je comprenais la réserve de mon hôtesse : ses habitudes de cérémonie

n'étaient que la défense d'un esprit ombrageux qui tient à protéger la liberté de son rêve.

...Or si vous voulez savoir quelle était cette grande dame, paysanne, théologienne, bonne ménagère, fantasquement rêveuse et qui rajeunit aux derniers jours de l'année (1), ses domaines s'étendent de la Baltique jusqu'au pôle et on la nomme la Suède. »



A travers l'histoire Suédoise.

Il ne s'agit pas ici de résumer de pareilles annales encore moins d'en essayer une analyse philosophique d'ensemble mais seulement d'en marquer les principales étapes par quelques traits caractéristiques capables de les fixer dans la mémoire.

La période préhistorique s'est grandement prolongée en Suède. Longtemps partagé en plusieurs Etats, le pays vers le X^{me} siècle se trouva divisé en deux royaumes, celui de Suède ou d'Upsal et celui de Gothie. Ce ne fut qu'au XIII^{me} siècle que les deux royaumes s'unirent et que Stockholm fut fondé. La vie des Suédois en ces temps lointains fut une vie de batailles incessantes. Le pays était pauvre: on ignorait les richesses considérables de son sous-sol; d'ailleurs qu'en eut on fait si même l'outillage embryonnaire d'alors en avait permis l'exploitation ? Il y avait la pêche et vers le sud un peu d'agriculture. C'est là que les Goths s'installèrent refoulant des populations primitives dont sans doute les Lapons reproduisent aujourd'hui le type déformé. Ces populations étaient-elles belliqueuses ou bien, sédentaires et inquiètes, ne vivaient-elles pas déjà en proie à cette mélancolie agitée que l'alternance de la longue nuit polaire avec une brève exubérance estivale fait si souvent peser sur les habitants des régions septentrionales ? Il paraît assez probable que ce furent les Goths qui apportèrent ici la furieuse passion du combat en laquelle ces hommes puissants cherchaient une diversion aux sévérités de la nature. Dans l'Edda, on trouve du Valhalla cette sommaire description : « Chaque

(1) Allusion à la Noël Suédoise célébrée par tous, jeunes et vieux, avec un éclat et un entrain tout particuliers.